

comme une exception. Pour eux, la parole et la pensée sont une seule et même chose, le visage est un miroir et non un masque, et si quelquefois le doute les arrête un instant dans l'appréciation d'un fait obscur, ils le rejettent bientôt pour accueillir à sa place une explication consolante. Mme Duveyrier appartenait à la classe respectable des optimistes par ignorance, et sa tendresse de mère trouvait tout naturel qu'on aimât son fils comme elle l'aimait elle-même.

Depuis huit jours la grande préoccupation de la famille était l'arrivée prochaine de Mme Lascourt. Un soir Alexandre, sa femme et sa mère, étaient réunis dans le salon. Vers huit heures, Marianne, qui pendant toute la journée avait été en conférence secrète avec sa femme de chambre, sortit et les laissa seuls. Mme Duveyrier dit à son fils :

— Tu parlais tout à l'heure d'une nouvelle absence ; est-elle donc absolument nécessaire ?

— Oui, ma mère.

Elle le regarda en souriant comme si elle doutait de la vérité de cette réponse.

— Voulez-vous, continua-t-il en souriant à son tour de son air d'incrédulité, voulez-vous que je vous explique en détail les opérations financières qui exigent ma présence ailleurs ?

— Non, mais je regrette que tu sois obligé de nous quitter si souvent ; ne le regrettes-tu pas aussi quelquefois ?

— Sans doute.

— Ces absences peuvent affliger ta femme.

— Vous l'a-t-elle dit ?

— Il est naturel de supposer qu'elles ne lui plaisent pas.

— Marianne est raisonnable, et je suis sûr qu'elle s'y résigne aisément.

— J'ai peur que tu ne sois pas heureux.

— Que me manque-t-il ?

— Rien en apparence. Mais je te connais, notre ancienne misère et les mauvais jours que nous avons passés ont fait de toi, au sein de la richesse, un homme simple et honnête comme était ton père : la fortune ne t'a pas changé. Tu ne ressembles pas à tes confrères que je vois ici quelquefois et que j'entends parler : tu n'as pas fait comme eux ton seul Dieu de l'amour du gain. Tu aimerais le soir, au sortir des affaires, le repos et les joies tranquilles de ton intérieur ; mais ce que tu trouves chez toi ne suffit pas pour t'y retenir. Marianne a-t-elle quelque défaut de caractère qui m'ait échappé ? Je suis presque sa mère, et je crois qu'elle m'aime, car j'ai toujours été avec elle affectueuse, discrète, réservée, et je lui ai cédé toute l'autorité. Si elle a quelques torts, je peux la gronder doucement, la conseiller. Il vaudrait bien mieux me charger de ce soin que de le laisser à un autre. Madame

Lascourt verra ce que je vois, veux-tu qu'elle pense mal de toi ?

— Je vous le répète, dit Alexandre, que sa déférence pour sa mère engageait seule à ne pas terminer brusquement la conversation, vous vous trompez. De tristes événements ont fait de moi votre protecteur dans un temps où je devais être encore soumis à vos volontés : je ne chercherai jamais à me soustraire à vos remontrances, mais, je vous en prie, ne dites rien à Marianne, car je n'ai rien à lui reprocher. Elle m'aime, je le sais.

— C'est toi alors qui ne l'aimes pas. Tu as gardé le souvenir de quelque amour de ta jeunesse, n'est-ce pas ?

Alexandre tressaillit légèrement, et pour toute réponse fit un signe de tête négatif. Sa mère continua :

— Ce sont là des secrets qui n'appartiennent qu'à toi. Dieu veuille que je n'aie pas deviné la cause de ta tristesse !

Il se turent, également embarrassés, la mère du soupçon qu'elle venait d'exprimer, le fils de la manière insuffisante dont il l'avait repoussé. Ni l'un ni l'autre ne s'aperçut du bruit et du mouvement qui régnait dans la maison. Des voix se firent entendre tout à coup.

— Qu'est-ce donc ? dit Alexandre, comme s'il sortait d'un rêve. Marianne rentra la figure épanouie et la joie dans le regard. Il n'eut pas besoin de l'interroger ; car il vit à côté d'elle une dame qu'elle tenait par la main et qui semblait hésiter à franchir le seuil de la porte. Le nom de Fanny expira sur ses lèvres ; il se reprit et s'écria :

— Madame Lascourt !

Puis il s'inclina, aussi ému que le jour où, attachant sur elle un triste et long regard, il lui avait dit adieu, sans espérance de la revoir.

Marianne, attribuant cela à la surprise de son mari, se retourna en riant vers Mme Lascourt.

— On vous reçoit avec une grande froideur, ma bonne tante, mais ne soyez pas fâchée, Alexandre et sa mère ne vous attendaient pas. Mon ami, ajouta-t-elle, je ne t'avais pas lu le post-scriptum de la lettre. J'ai voulu que cette arrivée fût un coup de théâtre, et vraiment j'ai bien réussi.

Ces paroles de Marianne donnèrent à Alexandre le temps de redevenir maître de lui. Il prit la main de sa mère, et, s'avancant vers Mme Lascourt :

— Voici celle qui comme moi vous doit tout, madame ; celle dont vous m'avez entendu parler si souvent ; Je serais un trop faible interprète de sa reconnaissance, et je lui laisse le soin de l'exprimer, ayant tant à vous remercier pour moi-même.